

« Sources et méthodes historiques »

**Marc Aymes, Sébastien Barret, Juliette Flori, Dorothea Kraus, Yann Potin
et Kristina Schulz**



Édition électronique

URL : <http://labyrinthe.revues.org/287>
DOI : 10.4000/labyrinthe.287
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2000
Pagination : 79-85

Référence électronique

Marc Aymes, Sébastien Barret, Juliette Flori, Dorothea Kraus, Yann Potin et Kristina Schulz, « Sources et méthodes historiques », *Labyrinthe* [En ligne], 5 | 2000, mis en ligne le 18 février 2005, consulté le 05 octobre 2016. URL : <http://labyrinthe.revues.org/287> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.287

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Propriété intellectuelle

« Sources et méthodes historiques »

Marc Aymes, Sébastien Barret, Juliette Flori, Dorothea Kraus, Yann Potin et Kristina Schulz

Sébastien Barret, Juliette Flori, Dorothea Kraus et Kristina Schulz sont les auteurs que *Labyrinthe* a publiés sur ce thème dans les précédents numéros (cf. note 1) ; Yann Potin et Marc Aymes sont étudiants-chercheurs, respectivement en histoire de la France médiévale et en histoire contemporaine de l'Empire ottoman.

- 1 *Labyrinthe* a successivement publié, sur le thème « Sources et méthodes historiques », quatre articles¹. Nous proposons aujourd'hui, à partir de ces quatre textes, un « bilan de thème ». Que faut-il entendre par là ? Avant tout, il faut dire que nous n'entendons nullement proposer sur le thème une synthèse globale. D'abord parce qu'il s'agirait d'un projet titanesque autant que vaniteux : comment pourrions-nous prétendre être à même de trancher des débats qui occupent les chercheurs en sciences humaines depuis plus d'un siècle, autour de notions telles celles de « particulier » et de « général », ou de « qualitatif » et de « quantitatif » ? Nous risquons, au mieux, de multiplier les lieux communs, en répétant après d'autres (et sans doute moins bien qu'eux) les points de vue des principales « écoles » historiques sur le sujet.
- 2 Une démarche à ce point globale présenterait surtout l'inconvénient majeur de ne pas être suffisamment enracinée dans les résultats concrets des recherches dont les articles publiés sont l'écho. Or tel nous semble devoir être, précisément, l'intérêt d'un tel bilan de thème : réunir, autant que faire se peut, le point de vue de chacun des auteurs sur un sujet auquel ses travaux se rattachent d'une manière ou d'une autre. Au demeurant une telle approche, au plus près des approches individuelles, permet de constater que les perspectives adoptées par chacun des auteurs de ce bilan ne concordent pas toujours, loin de là. Nouvel argument à l'encontre d'un discours qui se voudrait trop synthétique. Il était bel et bien exclu de tenir un propos univoque, et le « bilan de thème » ne pouvait être qu'un tableau polyphonique.
- 3 Il était cependant hors de question de simplement juxtaposer côte à côte les avis des uns et des autres. Plus qu'un simple réceptacle, ce bilan se voulait une matrice. Aussi son élaboration a-t-elle été le fruit de rencontres et de discussions multiples. Ce bilan peut, en

ce sens, être considéré comme une forme (fût-elle maladroite et tâtonnante) d'écriture collective.

- 4 Éviter les généralités d'une impossible synthèse, préserver les spécificités propres à chacun des auteurs, mais présenter leurs points de vue dans une perspective suffisamment globale pour permettre une réflexion collective : autant d'impératifs imposant comme point de départ une stricte comparaison des quatre articles. Commençons par noter que tous se consacrent, pour ce qui est de leurs « sources » au sens le plus général, essentiellement au domaine de l'écrit ; ceci pour souligner que les réflexions présentées s'appliquent avant tout aux traces écrites, et que cela ne doit pas faire oublier les autres types de sources. Cela étant dit, on pourrait dire en simplifiant que deux articles s'attachent plus particulièrement à (ré) interroger les sources, tandis que les deux autres centrent leur propos sur des questions de méthode. Au sein de ces deux ensembles, deux niveaux d'analyse s'entrecroisent.
- 5 D'une part, Sébastien Barret se livre à une étude qualitative d'un type de source, d'un acte court, et montre comment en extraire tout le « jus » interprétatif et thématique ; l'étude de Juliette Flori est également centrée sur un type de source, mais s'attache à une mise en perspective quantitative, avec prise en considération des biais documentaires. D'autre part, les articles « méthodologiques » laissent eux aussi apparaître deux niveaux distincts : Kristina Schulz étudie la réception et les usages de modèles méthodologiques allogènes à la discipline historique *stricto sensu* (à la fois dans le temps, avec Tocqueville ; et dans l'espace — institutionnel des sciences humaines —, avec Elias) ; Dorothea Kraus, de son côté, dessine le profil méthodologique d'un historien (Roger Chartier) ouvert sur les sciences humaines mais dont le trait caractéristique principal est la synthèse d'un certain nombre de modèles (Foucault, de Certeau, Elias, Marin).
- 6 Il se trouve en outre que cette différence d'orientation générale recoupe une segmentation nationale entre auteurs allemands et français. Mais que dire sur ce point, sinon qu'il peut s'agir d'une simple coïncidence ? *A contrario*, si nous supposons que cette différence soit effectivement opératoire, il resterait à en expliquer les tenants et les aboutissants, dans une perspective à la fois diachronique (mettre en évidence des façons différentes de construire l'histoire, des héritages et des traditions nationales distincts) et synchronique (dresser l'état des lieux du « champ » actuel des études historiques en France et en Allemagne) : autant dire qu'il y aurait là matière à un travail de thèse². Notons également que Kristina Schulz et Dorothea Kraus mènent toutes deux leurs recherches à l'université de Bielefeld, et partagent à ce titre des orientations qu'il serait périlleux de généraliser à l'ensemble des universités allemandes. À tous égards il semble donc plus fructueux, autant que plus prudent, de simplement constater et expliquer les différences entre les auteurs des quatre articles, sans généraliser davantage.
- 7 En quoi consistent donc, plus précisément, ces différences ? Elles reposent sur une conception différente de la notion de « méthode », et du rapport entre celle-ci et le travail sur les sources.
- 8 L'avis partagé par Juliette Flori et Sébastien Barret est que le terme « méthode » recouvre essentiellement une critique élaborée des sources. Cette approche cherche à mettre en lumière les catégorisations octroyées par les producteurs des documents eux-mêmes, par les acteurs historiques. Le but est la déconstruction des mythes, l'historicisation des notions et catégories. On le voit, la méthode s'élabore à l'épreuve des sources, mais réciproquement les sources ne sont rien sans la méthode qui les construit comme telles. Aussi ce point de vue prend-il acte de la téléologie qu'implique le terme « sources » : là où

le « document » se présente comme un objet indéterminé, la « source » suppose d'emblée une orientation, puisque qui dit source dit débouché. Au bout du compte, il est ainsi considéré comme artificiel de séparer, comme on le fait généralement, les deux versants du travail de l'historien que sont la constitution d'un ensemble de documents en « corpus » de sources et l'élaboration d'un cadre méthodologique. En particulier, il semble inopportun aux deux auteurs de distinguer la méthode appliquée aux sources et la méthode appliquée aux questionnements théoriques : ces deux aspects doivent être présents (fût-ce en proportion variable) dans tout travail historique, et se combiner pour permettre la contextualisation de l'objet à la fois dans le cadre de sa production elle-même (en deçà de son statut de source) et dans celui de sa représentation comme objet intellectuel élaboré.

- 9 Les articles de Juliette Flori et de Sébastien Barret traduisent bien ces va-et-vient permanents : d'une part, ils s'emploient à appréhender les réalités factuelles qui forment le fond des documents étudiés (profils de vagabonds ou parcours social d'un jeune homme mutilé dans son enfance) ; d'autre part, ils mènent une étude plus formelle de ces mêmes documents *en tant que sources*, grâce à laquelle, par le biais d'une mise en série de cas particuliers ou de l'intervention de données anthropologiques et sociales plus générales, sont mises en évidence les figures du discours et les représentations qui « travaillent » ces documents (représentations cliniques et moralisatrices des vagabonds dans un cas, discours d'affirmation de la légitimité royale dans l'autre). Cette manière de ne jamais dissocier ce que les fondateurs des *Annales* ont appelé « l'histoire-problème » de l'étude pointilliste, parfois érudite, de la source, permet de souligner, comme l'écrivait déjà C. Seignobos, que les documents de l'histoire sont avant tout « des symboles, ils ne servent que par les opérations d'esprit qu'ils produisent, par les images qu'ils évoquent. En histoire, on ne travaille jamais que sur des images [...], on ne travaille pas sur des objets réels mais sur des représentations de ces objets³ ».
- 10 Kristina Schulz et Dorothea Kraus se démarquent nettement de ce type d'approche : pour elles, la « méthode » historique consiste avant tout à construire des modèles abstraits permettant d'expliquer, par une spécification « idéal-typique » (l'influence de Max Weber sur ce type d'approche est explicite), des mécanismes et des processus sociaux. Dans un second temps, il s'agit d'analyser des événements concrets à partir de ces modèles, qui proviennent volontiers de disciplines voisines de l'histoire (on l'a souligné plus haut). Aussi les deux articles « allemands » sont-ils représentatifs d'une histoire d'orientation analytique : leur idée de départ est que l'historien choisit son cadre analytique selon le problème posé, et qu'il est par conséquent amené à devoir connaître le plus grand nombre possible d'approches méthodologiques, de concepts et de notions-clés (et l'on comprend mieux ainsi l'influence qu'exerce Roger Chartier à Bielefeld...). Simultanément, dans une perspective weberienne, cette démarche permet de rendre transparents les prémisses et les intérêts de connaissance du chercheur, afin de créer une sorte d'intersubjectivité.
- 11 Au bout du compte, il est important de noter que l'opposition entre les deux approches ici représentées ne recouvre pas le clivage traditionnel entre induction et déduction, puisque toutes deux sont, d'une manière ou d'une autre, reprises à leur compte par tous les auteurs. En revanche, les différences se déclarent dès que l'on aborde la question du rapport entre la méthode et les sources : ce rapport est organique pour Juliette Flori et Sébastien Barret, au même titre que celui du fond et de la forme ; Kristina Schulz et Dorothea Kraus affirment de leur côté le primat d'une problématique (d'un cadre

analytique) « exogène » qui sache faire feu de tout bois parmi les multiples modèles théoriques proposés par les sciences humaines⁴.

- 12 Que dire pour conclure, si ce n'est revenir sur les limites de l'exercice auquel nous nous sommes livrés ? Et ici notre point de vue n'est plus seulement interne au monde des historiens, mais tout autant externe : Marc Bloch ne disait-il pas que « l'étude des méthodes pour elles-mêmes constitue à sa façon une spécialité dont les techniciens se nomment philosophes⁵ » ? Et de fait nous ne pouvons que regretter, *a posteriori*, que les articles publiés sur le thème « Sources et méthodes historiques » n'aient été signés que par des historiens. Ce bilan aurait assurément gagné en portée s'il avait pu prendre en considération les points de vue de philosophes⁶ ou de représentants d'autres sciences humaines. Plus que le libellé du thème lui-même, qui ne visait nullement à instaurer un « pré carré » pour historiens, c'est sans doute l'extrême jeunesse de *Labyrinthe* qui explique ce résultat. Encore faut-il souligner ce qu'un tel pari (un traitement réellement pluridisciplinaire du thème) avait de difficile. Aussi, au vu des nombreux chemins buissonniers empruntés, sans se soucier des frontières entre les disciplines, par les quatre auteurs ici réunis, pouvons-nous être fiers d'avoir montré par l'exemple que l'histoire n'est pas une tour d'ivoire.

BIBLIOGRAPHIE

Bédarida François (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995.

Bloch Marc, *Apologie pour l'histoire ou Le métier d'historien*, Paris,

A. Colin, 1993 (1^{ère} édition 1949).

Boutier Jean et Julia Dominique, *Passés recomposés : champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995.

Chartier Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.

Lepenies Wolf, *Les Trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie* Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990 (éd. originale 1985).

Noiriel Gérard, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, Belin, 1997.

Seignobos Charles, *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Hachette, 1901.

ANNEXES

Texte rédigé par Marc Aymes.

NOTES

1. «Penser la Révolution française » de Kristina Schulz (numéro 1), « Les vagabonds devant les tribunaux correctionnels au ^{xix} siècle » de Juliette Flori (numéro 2), « Appropriation et pratiques de la lecture » de Dorothea Kraus (numéro 3) et « Réputation, justice et chancellerie au ^{xiv} siècle » de Sébastien Barret (numéro 4).
2. Un ouvrage comme celui de Wolf Lepenies, *Les Trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie* (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990 — éd. originale 1985), donne un aperçu de l'ampleur de ce type d'étude, et justifie amplement nos réticences à tirer d'éventuelles conclusions générales de la comparaison de nos quatre articles.
3. C. Seignobos, *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Hachette, 1901, p. 116 et suiv.
4. À propos de ces différences d'approche, le compte rendu du séminaire franco-allemand des 16-17 novembre 1998 publié dans le numéro 2 de *Labyrinthe* (Paris, Maisonneuve et Larose, hiver 1999, p. 110-113) apporte un éclairage concordant.
5. M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Le métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1993 (1^{ère} édition 1949), p. 78.
6. Sur ce sujet, renvoyons simplement à l'article de R. Chartier, « Histoire et philosophie » dans F. Bédarida (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995.